

Premier roman : moment critique

Gabriel-Pierre Ouellette, *Les oriflammes noires*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Fictions », 1999, 134 p., 16,95 \$.

Sylvie Dion, *L'ultime bonheur*, Montréal, Lanctôt, 1999, 114 p., 14,95 \$.

Catherine Ewing, *L'enfant d'hier*, Montréal, Remue-ménage, coll. « Connivences », 1999, 102 p., 14,95 \$.

Hugues Corriveau

Numéro 97, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37360ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2000). Compte rendu de [Premier roman : moment critique / Gabriel-Pierre Ouellette, *Les oriflammes noires*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Fictions », 1999, 134 p., 16,95 \$. / Sylvie Dion, *L'ultime bonheur*, Montréal, Lanctôt, 1999, 114 p., 14,95 \$. / Catherine Ewing, *L'enfant d'hier*, Montréal, Remue-ménage, coll. « Connivences », 1999, 102 p., 14,95 \$.] *Lettres québécoises*, (97), 26-27.

Gabriel-Pierre Ouellette, *Les oriflammes noires*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Fictions », 1999, 134 p., 16,95 \$.
Sylvie Dion, *L'ultime bonheur*, Montréal, Lanctôt, 1999, 114 p., 14,95 \$.
Catherine Ewing, *L'enfant d'hier*, Montréal, Remue-ménage, coll. « Connivences », 1999, 102 p., 14,95 \$.

ROMAN
Hugues Corriveau

Premier roman : moment critique

Quelle différence entre Gabriel-Pierre Ouellette, qui nous offre un roman fascinant, et mesdames Ewing et Dion, qui, chacune à sa façon, sombrent soit dans une dérive mystique ou le rabâché le plus lourd !

GABRIEL-PIERRE OUELLETTE NOUS OFFRE avec son premier roman, *Les oriflammes noires*, un objet d'écriture formidable, une histoire d'une rare richesse et d'une haute exigence.

L'enfant coupable

Ce coup d'envoi dans le genre romanesque parvient à imposer un ton et un propos qui ne se contentent pas de la première recette venue. Une famille assez peu conventionnelle emménage dans une maison d'été. On retrouve la mère qui dort le jour, le père qui est absent même quand il est là, les deux frères et les trois sœurs. Aucun n'aura de nom. Le jeu sera de multiplier leurs caractéristiques afin qu'on puisse aisément les reconnaître. L'histoire tourne autour du frère le plus vieux, celui à lunettes. Il pense. Ciel ! que cet enfant-là pense et imagine ! Au point qu'entre l'imaginaire et la réalité, il ne saura plus faire la différence, comme le lecteur qui, emporté par le style même de Ouellette, se trouve happé par le tourbillon des hypothèses, des scènes données pour vraies et qui, souvent, s'avèrent rêvées. Ce très beau livre a l'avantage indiscutable d'être porté par une écriture forte. Le roman s'ouvre sur la crainte ressentie par la mère parce que le cheval du fermier voisin aurait bien pu, sait-on jamais, piétiner ses enfants en train de se baigner dans le ruisseau. Plus tard, c'est le moment du doute :

Quand l'orage éclate, ils sont en train de souper. Le drame se répand dans le vent et dans la nuit où peut apparaître la tête du cheval, là, immobile dans l'embrasure d'une fenêtre. Le garçon se couche avec la violence de l'animal, avec sa croupe, avec ses yeux tout au fond de sa tête.

Derrière ses yeux fermés, le cheval viole et réunit les mondes de l'orage et de la propriété, les mondes de la ferme et des vacances, les mondes de l'envoûtement et de la sécurité. Il se couche avec la tête du cheval comme un homme se couche avec une tête mise au monde pour obséder ses nuits, et, le matin venu, elle s'est presque effacée de son esprit qui se raisonne et s'arraisonne pour se livrer à elle de nouveau.
(p. 9)

Bien sûr, chacun aura reconnu ici l'ombre du cheval dans « Le torrent », d'Anne Hébert. Mais voilà aussi une autre qualité de ce livre, à savoir que son auteur sait se rappeler les œuvres antérieures, que parfois passe aussi l'ombre de Saint-Denis Garneau, celle de Ducharme évidemment.

Or, un jour, un enfant aux cheveux noirs va jouer un mauvais tour à l'enfant aux lunettes qui cherche à devenir dramaturge. Alors que ce dernier patine sur la glace d'un ruisseau mal gelé, l'enfant aux cheveux noirs mettra dans un trou où l'eau affleure encore une mitaine qui pourrait bien être celle du petit frère en train de se noyer. Le frère aîné aura peur de sauver l'enfant qu'il croit mourant sous la glace. Et toute sa vie, cette peur, cet abandon du frère mourant, le hantera. Et entre les pièces de théâtre qu'il écrit dans lesquelles, toujours, il est question de la culpabilité du frère qui a abandonné, il essaie de survivre. Jusqu'au moment où le roman décrit la mort d'un jeune enfant blond tué par le moteur du canot qu'aurait conduit l'enfant devenu, du coup, assassin. Et ce roman va tourner ainsi autour de l'improbable, de cette famille qui est dirigée par une dormeuse dominante dès que réveillée. On suit cette lente évolution d'un enfant sans nom qui passe d'écoles en institutions, d'asiles pour aliénés à l'ultime solitude de la fin. Bref, un roman magnifiquement écrit qui nous fait entrer dans l'étrange univers de l'imaginaire explosé. Ce roman vaut le détour parce qu'il y a là plus qu'une promesse, une réelle réussite.

L'ultime souffrance

Et si, d'entrée de jeu, je vous demandais de croire que la place de Dieu se situe dans le vagin d'une femme au moment du coït ? Vous en douteriez peut-être ! Mais c'est bel et bien ce que prétend, bien qu'avec — il faut le souhaiter — beaucoup d'ironie, la narratrice de l'imbuvable salmigondis qu'est le premier roman de M^{me} Sylvie Dion. Cet *Ultime bonheur*, hélas ! tient bien mal ses promesses, englué qu'il est dans un style si tordu, si touffu, si intenable qu'on en devient étourdi ! D'abord, disons qu'il s'agit des élucubrations d'une narratrice abandonnée par sa mémé, par un amant noyé, par bien des amants de passage et — ce qui n'est pas rien — par Dieu lui-même qui l'oblige à se préoccuper du vide et du temps — convenons encore une fois que ce n'est pas rien ! Cela donne un texte empreint de pensées « philosophiques » absconses. Ainsi, un homme apeuré par la foi de



Gabriel-
Pierre
Ouellette



la narratrice l'abandonne le jour où elle trouve un nouvel appartement, un mercredi des Cendres (il y a des gens qui n'ont pas de cœur !). La narratrice ainsi soliloque :

Lorsqu'on fait [ainsi la] rencontre [du vide], une marche en hauteur s'amorce, mais les échasses disparaissent, on fléchit sous sa propre force, on éprouve l'enroulement désorienté de l'éboulement, une décomposition minutieuse s'installe, assurée qu'elle nous fera connaître le pourquoi sans réponse de l'Univers. Le vide, une fois connu, nous présente sa sœur : l'infini. Ce que je désirais par-dessus tout c'était une collision sonore entre mon néant et le sien, deux trous qui se fracassent [...]. (p. 19)

Bon, avouons que pour aborder une nouvelle vie, on pourrait trouver mieux. Mais la mystique de cette historiette ne s'arrête pas là :

Tu le rencontres au moment où la place de Dieu bascule pour toi. La croyance à une entité, supérieure, mais surtout à une contenance du monde par un œil témoin, qui envelopperait le placenta que serait la Terre. Le regard imaginé agonise. La consistance imaginaire, c'est elle qui en souffre le plus, cette consistance en toi qui croit que quelqu'un, quelque part, nous est destiné, qu'il y a un homme pour nous, fabriqué sur mesure, un Aimé. (p. 31)

Pas besoin d'expliquer que je souffre beaucoup des aventures de cette propriétaire de salon qui décide de tuer la beauté en renonçant à son métier de maquilleuse pour devenir esthéticienne thanatologue. Pas besoin de dire que cette exaltation mystico-maternelle, christico-abstraite est proprement insupportable. Le ton prêchi-prêcha, la pose d'écriture philosophico-abyssale tient du prodige. On dirait que l'éditeur a cherché à montrer, en publiant ça, jusqu'où la dérive va quand Dieu se mêle des organes. N'oublions pas que la narratrice lit saint Augustin, sainte Thérèse d'Avila et sans doute aussi les envolées lyriques de Marie de l'Incarnation. Bref, la sauce est lourde, le style à l'avenant et la clarté aussi spectrale qu'une vessie qui se prendrait enfin pour une lanterne. Un jour, la madame narratrice regarde un point blanc sur un monument au mort et cela évoque pour elle la pilule du lendemain. Mort-pilule ? On voit à quelle enseigne ce livre-ci s'écrit ! Hélas ! c'est encore une fois un roman de divan ! Ce genre d'objet qui semble fabriqué pour aider l'auteure à se sortir des méandres biscornus de ses troubles intérieurs. La seule qualité de ce texte, c'est de n'avoir pas de fautes et de signifier par quelques côtés une qualité de langue qui, une fois contrôlée, parviendra peut-être à raconter une histoire dans laquelle Dieu, enfin, se sera endormi sous la chaise d'une esthéticienne !

L'enfant normal

Êtes-vous lassés de vous faire raconter l'histoire de la femme qui a un mari, deux enfants, et que le mari quitte lâchement, laissant la femme désespérée qui va prendre une amante pour se consoler, mais que l'amante quittera à son tour, et qui se demandera bien si le suicide ne serait pas l'ultime réponse à ses questions ? Vous savez, ce genre de romans plein de : « Je te quitte... je te veux... reviens-moi... appelle-moi (Ah ! le téléphone dans ces romans joue le rôle des portes dans les « pièces de boulevard », c'est bien connu !)... je ne peux pas me pas-

ser de toi... je t'aime encore pourtant... que vais-je devenir sans toi... et *tutti quanti*... et bla-bla-bla ? » Eh bien ! le roman de M^{me} Catherine Ewing est de cette sorte. Parfaitement contrôlé, parfaitement bien écrit, sans éclaboussure, mais sans éclat, très *clean*, dirait l'autre. Et c'est d'un ennui mortel, parce que raconté cent mille fois. L'intérêt est tout entier pour l'auteure dans le seul fait de pouvoir mener à terme un projet d'écriture, d'en achever la quête comme si au bout (et j'en frémis toujours) il allait y avoir une quelconque guérison d'une blessure ontologique. Nous savons que souvent les premiers romans remplacent (ou accompagnent) les thérapies. Ainsi, l'héroïne Élisabeth aura des copines avec qui elle parlera des hommes, des femmes, des autres, elle essaiera de trouver dans l'amitié le soutien moral contre la déperdition. Mais le trou est là qui creuse l'âme : cette femme saurait-elle vivre seule ? Pourquoi faut-il toujours que les héroïnes s'accrochent à quelqu'un pour trouver leur autonomie ? À travers cela, nous ne nous surprendrons pas de trouver les questions les plus ressassées : « Ne pas refaire ce que sa mère a fait. Savoir se méfier de soi, ne pas les priver de leur père, ne pas leur demander de choisir entre leurs parents, ne pas imposer ce qu'elles ne peuvent supporter. » (p. 24-25) La narratrice a donc eu des parents divorcés, la chose lui advient à elle aussi comme un coup du sort. Elle souhaite que ses filles ne soient pas troublées comme elle-même. Et le ronron des paragraphes bourrés de bonnes intentions (de bonnes leçons ?) se prolonge. La solution : écrire une histoire qui raconterait cela justement qui arrive et qu'on croit à la fois universel et transcendalement personnel. Peut-être devrait-on souligner l'intense présence de la narratrice, la part de douleur et d'incertitude que le roman réussit à nous transmettre avec une très réelle énergie. À la dernière page du roman, Élisabeth se met à l'écriture et ferme la boucle. Le roman adviendra (sans doute celui que nous venons de lire) afin qu'elle puisse se délivrer de l'emprise de l'angoisse. Premier roman dont on devine mal les promesses, malgré la vérité très prégnante qui se dégage des scènes, puisqu'il se cantonne dans le cliché de tout ce qui s'est dit ces dernières années à propos de ce sujet convenu.



Sylvie Dion



Catherine Ewing



IMPRIMERIE
QUEBECOR
L'ÉCLAIREUR

(514) 856-7848
(418) 839-7561

C'est à l'œuvre
que vous reconnaîtrez
l'imprimeur